

Critique de Britannicus, plans rapprochés par Les Trois coups

Les racines de la tyrannie

Laurent Bazin est un jeune metteur en scène inventif, qui se fait remarquer par l'originalité de ses créations [voir «Dysmopolis»]. De « Britannicus », de Jean Racine, classique parmi les classiques, il choisit de retenir un Néron pervers et immature, apprenti tyran. On pourrait craindre une trahison, mais la mise en scène reste sage. Trop ?



Junie et Britannicus s'aiment, mais le demi-frère du jeune homme, l'empereur Néron, est fasciné par la jeune fille et l'enlève. Il est prêt à tout pour l'épouser, y compris à divorcer de sa femme et à assassiner son rival. Pour cela, il doit, avec la complicité du machiavélique Narcisse, s'émanciper de l'autorité de sa mère Agrippine, et convaincre son gouverneur Burrhus de ne pas entraver ses desseins. Voilà l'intrigue imaginée par Racine en 1669 pour sa deuxième grande tragédie, qui revisite assez librement l'histoire romaine.

Dans cette version abrégée d'une heure et demie, qui reste néanmoins très fidèle au texte, l'action est centrée sur la personnalité de Néron. Relire *Britannicus* aujourd'hui, c'est, pour le metteur en scène, être attentif à la perversité du tyran, et en particulier à sa passion voyeuriste. Laurent Bazin rapproche astucieusement cet aspect de l'œuvre de notre obsession contemporaine pour l'image. L'antichambre dans laquelle évoluent les personnages ouvre ainsi sur la chambre de Néron (une double porte coulissante rouge vif en barre l'accès, pourvue de deux hublots comme des yeux). Dans celle-ci, des photos prises par l'empereur – images volées – révèlent une Junie découpée, fragmentée, comme si chaque partie de son corps était objet de vénération.

Voyeur et sadique

Voyeur, Néron est aussi sadique. Aveuglé par son amour, il s'en prend à tout ce qui lui fait obstacle. Sa passion amoureuse sert de révélateur à sa nature tyrannique, et il va user de son pouvoir pour faire souffrir Britannicus. Pour Racine, l'amour n'est qu'un rapport de forces, et le cœur même de la pièce est ce lien qu'elle établit entre la tragédie privée et la naissance de la tyrannie politique (« Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde »). À cet égard, Damien Houssier interprète de façon assez convaincante un Néron d'abord immature, dépendant de sa mère, infantile jusque dans ses attitudes physiques : recroquevillé, pleurnichard... Il donne une idée assez juste de ce personnage indécis, influençable, presque faible en un mot, mais rêvant de toute-puissance.

Le reste de la distribution est assez inégal, mais tous les comédiens surmontent assez bien l'écueil que constitue l'alexandrin. Le fourbe Narcisse et le noble Burrhus sont tous deux interprétés par Émilie Blon-

Metzinger, qui joue à merveille cette double partition difficile. Son jeu limpide et son intelligence du texte sont la bonne surprise du spectacle. Les autres sont un ton en dessous, même si Adélaïde Bon incarne une Junie tendre et touchante (on préférerait qu'elle ne change pas de robe...). Agrippine en bourgeoise engoncée et protectrice (Céline Toutain) est assez réjouissante, mais le débit de la comédienne, un peu précipité en début de représentation, n'aide pas à saisir tous les enjeux de la pièce.

Des choix discutables

On touche là à un problème inhérent à toute adaptation : certaines subtilités ou ambiguïtés du texte sont inévitablement sacrifiées. C'est surtout vrai pour Britannicus, qui se trouve réduit à son rôle de victime, ce qui n'aide pas Frédéric Jeannot à faire croire à son personnage. D'autres choix apparaissent plus discutables. Ainsi Laurent Bazin aime les masques : est-ce une raison pour affubler à la fin de la pièce les personnages de masques de cochons (clin d'œil appuyé à George Orwell ?), comme pour marquer que la victoire de la tyrannie était aussi celle de la déshumanisation ? Cette touche de grotesque n'a pour le coup pas grand-chose de racinien.

Autre réserve : une utilisation plus audacieuse de la technologie moderne – et en particulier la vidéo – aurait sans doute permis de pousser plus loin l'idée de ces « plans rapprochés ». De ce point de vue-là, le spectacle ne tient pas toutes ses promesses. La scène où Néron espionne les deux amants (« Madame, en le voyant, songez que je vous vois ») est assez réussie. Mais, à d'autres moments, regarder Néron debout derrière la caméra tandis qu'il dialogue avec Junie ne suffit pas. Manque de moyens ? Espace trop réduit du plateau de La Loge ? Dans l'ensemble, ce Néron, comme le spectacle lui-même, manque d'ampleur et de démesure. ¶

Fabrice Chêne

Les Trois Coups

www.lestroiscoups.com